
BIOGRAPHIE MILITAIRE : SOLDAT LÉO MAJOR, DCM AVEC AGRAFE

T. Robert Fowler

Note du rédacteur en chef —

Le 12 octobre 2008, un pays reconnaissant a dit adieu à un soldat hautement décoré. Le Soldat Léo Major, né en 1921, est un vétéran de la Deuxième Guerre mondiale et de la guerre de Corée. Il a servi au sein du Régiment de la Chaudière et, plus tard, du Royal 22^e Régiment. Il a reçu deux fois la Médaille de conduite distinguée pour sa bravoure devant l'ennemi, un honneur qui, à l'époque, ne le cédait qu'à la Croix de Victoria. En 1996, dans un article publié dans la revue Canadian Military History, vol. 5, n^o 1, M. T. Robert Fowler décrit les actions du Sdt Major. Voici la réimpression de cet article, généreusement autorisée par les éditeurs de CMH et par l'auteur.



Photo fournie par l'auteur

Soldat Léo Major du Régiment de la Chaudière au début de 1944

De toutes les décorations britanniques soulignant la bravoure, la Médaille de conduite distinguée (DCM) doit être considérée comme la plus prestigieuse car elle est très rarement accordée. Pendant la guerre de Corée, elle a été décernée huit fois, sur un total de 205 décorations et titres honorifiques remis aux militaires canadiens¹. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, elle a été remise encore moins souvent, comptant pour seulement trois pour cent des décorations et titres honorifiques. La décoration DCM avec agrafe acquise pendant les deux guerres par Léo Major est donc un accomplissement remarquable.

Léo Major, natif de Montréal, se joint à l'Armée canadienne à l'été 1940, à l'âge de 19 ans. Il est un homme de corpulence moyenne qu'on décrit comme une personne sociable, de nature plutôt joyeuse et, comme il allait le prouver à la guerre, sans peur. Cette dernière caractéristique, si chère à un combattant, de même que son tempérament de survivant, lui vient peut-être du temps de la dépression, dans le quartier ouvrier montréalais où il a grandi.

Major part à l'étranger en 1941 avec le Régiment de la Chaudière et, de nature indépendante, il gravite naturellement autour du peloton de reconnaissance. Il prend part au débarquement de Normandie avec le Chaudière à l'occasion du jour J et, dans les combats acharnés des premiers jours, une grenade le blesse au visage et le prive partiellement de l'usage de l'œil gauche. En dépit de ce handicap, il insiste pour demeurer au sein du régiment, affirmant n'avoir besoin que de son œil droit pour viser avec sa carabine.

Au début de 1945, il se retrouve en Rhénanie et, vers la fin de février, il est à nouveau blessé lorsque le véhicule dans lequel il prend place saute sur une mine. Tous les passagers sont tués, sauf Léo, qui aboutit dans un hôpital britannique en Belgique. Il souffre de fractures aux deux chevilles et de blessures au dos. Il refuse encore d'être renvoyé en Angleterre et s'arrange pour retrouver le régiment avant même d'être pleinement rétabli, pour l'avancée finale aux Pays-Bas. Ainsi, le 12 avril, avec un œil bandé et un dos toujours douloureux, il accompagne le Chaudière qui prend position devant Zwolle, dans le centre de la Hollande.

Cette ville de 50 000 habitants est à l'époque un important centre de transport, et le dernier bastion de la ligne « Ijssel » allemande. La 7^e Brigade d'infanterie canadienne



Léo Major du R22eR, en Corée, peu après l'action sur la colline 277.

NAC PA-193072

se prépare à l'assaut, mais dispose de peu de renseignements sur les emplacements et les effectifs de l'ennemi. On demande des volontaires pour effectuer une patrouille de nuit dans la ville. Léo Major et le Caporal Wilfrid Arsenault répondent à l'appel. Le 13 avril, à environ 23 h, les deux éclaireurs tentent de se faufiler dans les quartiers de banlieue, mais ils tombent sur un poste avancé allemand et le Caporal Arsenault est tué. Malgré tout, le Soldat Major décide de poursuivre sa mission, muni de deux pistolets-mitrailleurs Sten et d'un sac de grenades. Il arrive dans le centre de Zwolle vers 1 h et trouve les rues silencieuses et désertes. Il repère alors un nid de mitrailleuses allemandes et, voyant que les occupants sont endormis, il attaque promptement et élimine la menace. Il trouve ensuite une voiture de reconnaissance allemande et force un soldat allemand qu'il a capturé à conduire dans la ville, phares allumés, en affichant un drapeau blanc. Pendant plusieurs heures, Léo parcourt les rues

ainsi, en tirant sur les cibles qu'il repère, donnant l'impression qu'une force canadienne importante est arrivée.

Les habitants sont réveillés, mais ont peur de quitter leurs maisons. Par un coup de chance, le Soldat Major tombe sur le chef de la résistance locale, M. Frits Kuipers, et trois de ses hommes. À ce moment, il semble que les Allemands ont quitté la ville en panique. Le petit groupe se rend donc à l'hôtel de ville et les combattants de la résistance font sortir les citoyens. La radio locale annonce la libération de la ville.

Major est épuisé, mais il doit compléter sa mission en ramenant le corps de son compagnon, le Caporal Wilfrid Arsenault, derrière ses lignes. Une voiture est dépêchée par les combattants de la résistance, mais elle est la cible des tirs d'avantpostes du Chaudière. Le Sdt Major, furieux, grimpe sur le toit du véhicule afin d'être bien visible de loin. C'est de cette façon qu'il rentre aux lignes canadiennes pour faire rapport sur sa mission auprès de son commandant.

Le Soldat Léo Major reçoit la Médaille de conduite distinguée, en reconnaissance de ses actes.

La citation qui accompagne la DCM du Soldat Major se termine comme suit :
[traduction]

La bravoure dont a fait preuve ce soldat, son initiative, son courage inaltérable et son indifférence totale à l'égard de sa propre sécurité furent une source d'inspiration pour tous. Ses actes courageux ont permis, le 14 avril, de mener l'opération de nettoyage sans ouvrir le feu.

À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, Major rentre au Canada et subit finalement une opération au dos, qui le fait souffrir depuis l'incident survenu près de Hochwald. Une fois rétabli, il retrouve la vie civile et son ancien métier de tuyauteur. Mais le 25 juin 1950, la guerre éclate de nouveau, à l'autre bout du monde cette fois, en Corée. En l'espace de cinq semaines, le gouvernement du Canada décide de monter une force composée de volontaires qui se joindra aux Nations unies pour repousser l'invasion communiste. Le recrutement passe en cinquième vitesse et permet de former un groupe-brigade formé de bataillons du Princess Patricia's Canadian Light Infantry, du Royal Canadian Regiment et du Royal 22^e Régiment. Jacques Dextraze, un vétéran de la Deuxième Guerre mondiale, est appelé à diriger les troupes de ce dernier régiment. Le 2^e Bataillon, R22eR s'avère une unité unique puisque Dextraze a l'autorisation de recruter des anciens combattants à sa guise². L'un d'eux est Léo Major, joint par l'intermédiaire d'un réseau d'anciens officiers.

À la fin du printemps 1951, le bataillon est actif en Corée, et les aptitudes de Major sont reconnues, puisqu'il se retrouve dans le peloton d'éclaireurs et de tireurs d'élite, formé d'hommes possédant des caractéristiques particulières. Un ancien officier du régiment les décrit comme étant individualistes dans l'âme et très coriaces. Coriaces dans le sens d'endurants. Tous peuvent vivre avec une bouteille d'eau et quelques tranches de bacon... et ils peuvent demeurer en mission [en zone interdite] pendant des jours³.

À l'été 1951, des discussions de trêve sont entamées avec les forces communistes et durent toute l'année, sans qu'on parvienne à un accord. Les forces terrestres des deux camps continuent de lancer des offensives limitées pour s'assurer de l'avantage du terrain en cas de cessez le feu définitif. À la mi-novembre, tandis que le 25th Canadian Infantry Brigade Group avance pour relever les forces britanniques près de la rive sud de la rivière Imjin, on semble être proche d'un accord à Panmunjom.

La brigade a pour mission d'occuper le front droit de la 1st Commonwealth Division, en compagnie du R22eR, qui se trouve loin sur le flanc droit. Ils doivent rejoindre la 3rd US Infantry Division à l'est, qui occupe la colline 355, baptisée « Little Gibraltar » (petit Gibraltar). À cet endroit, la ligne de front est courbée vers le sud autour de la colline, ce qui place le R22eR dans une position difficile, avec ses compagnies « A » et « D » sur le versant ouest, séparées du reste du bataillon par une petite vallée. La compagnie « D » est la plus vulnérable car elle occupe la position la plus au nord, sur un col qui joint les collines 355 et 227, à l'ouest. Elle est exposée à la fois sur le front nord et sur le front ouest.

Pendant que le R22eR se prépare à partir vers sa nouvelle position, le Lieutenant-colonel Dextraze donne la directive suivante : en cas d'attaque, il ne doit y avoir « AUCUN désengagement, AUCUN dépassement de peloton et AUCUNE panique. Tous doivent accomplir leurs tâches "comme de bons 22"⁴. » La directive de Dextraze s'avère prémonitoire car, à son insu, son régiment marche tout droit vers une attaque chinoise qui va mettre sa détermination à l'épreuve.

Les Chinois sentent qu'une trêve n'est pas loin d'être conclue, qui figera les deux camps dans leurs positions du moment. Ils sont déterminés à faire une dernière tentative pour prendre l'avantage du terrain sur le front ouest. L'objectif est la colline 355, qui surplombe le territoire sur 20 milles à la ronde. Dans leur élan, les Chinois pourraient même repousser les Nations unies sur l'autre rive de la rivière Imjin et gagner ainsi un grand avantage moral pour les pourparlers finaux.

Donc, le 22 novembre, tandis que le R22eR s'installe à sa nouvelle position, la 64^e Armée chinoise lance une attaque massive d'artillerie qui englobe la colline 355 et le R22eR. Le 23 novembre, les attaques s'intensifient avec l'ajout d'éléments des 190^e et 191^e divisions chinoises contre la colline 355 et l'attaque, par un bataillon de la 190^e, de la compagnie « D ». Au cours des deux jours qui suivent, des combats désespérés ont lieu : les troupes étatsuniennes perdent la colline 355 puis luttent pour la reprendre après avoir rapidement mis sur pied une force pour la contre-attaque.

Le 23 novembre, aussitôt qu'ils capturent la colline 355, les Chinois prennent aussi la colline 227 et exposent les deux flancs de la compagnie « D ». Cette dernière est pratiquement encerclée, mais elle parvient à repousser toutes les attaques. Les heures de la mi-journée du 24 novembre ralentissent les combats, mais plus tard dans la journée, les Chinois dirigent, à l'aide de deux compagnies, une nouvelle offensive sur la compagnie « D » à partir de la colline 227. À 18 h 20, le peloton n° 11, situé sur le flanc gauche, est déjà battu. Quand, en plus de tout cela, les Chinois reprennent la colline 355, le reste de la compagnie « D » est attaqué de toutes parts.

L'heure est grave, mais le Lcol Dextraze évalue calmement la situation et refuse de concéder la moindre parcelle de terrain. Pendant que les États-Unis assemblent une force de contre-attaque à la droite de Dextraze, celui-ci décide de lancer sa propre contre-attaque pour récupérer la position du peloton n° 11 et ainsi diminuer la pression sur la compagnie « D ».

Son meilleur atout est le peloton d'éclaireurs, coriace et agressif. Il l'utilise pour monter un groupe d'attaque dont Léo Major a le commandement. Le groupe comprend un signaleur, afin de garder un lien direct avec Dextraze. Major équipe un grand nombre de ses hommes de pistolets Sten et, à minuit, munis de chaussures de sport pour étouffer leurs pas, ils se mettent en marche sur les versants balayés par la neige. Lentement, en petits groupes, ils font un détour afin d'arriver sur l'ennemi depuis ses propres lignes. Arrivés près du sommet, au signal de Major, ils font feu ensemble. L'ennemi panique et, à 00 h 45, la force dirigée par Major a réussi sa mission et occupe l'objectif.

Toutefois, environ une heure plus tard, les Chinois contre-attaquent à leur tour et Dextraze ordonne à Major de se retirer de la colline. Celui-ci refuse et ne se replie que de 25 verges, dans quelques trous d'obus offrant le seul couvert disponible. De cet endroit, il dirige des tirs de mortier et de mitrailleuse sur son assaillant. Il en est ainsi jusqu'aux heures les plus sombres et le matin glacial. Les tirs de mortier évitent à peine les troupes de Major.



Photo : Paul Tomelin, MACPA 184228

Des hommes du 2^e Bataillon, Royal 22^e Régiment se préparent pour faire une patrouille. Corée, décembre 1951.

Le Capitaine Charly Forbes, commandant du peloton de mortiers, écrira plus tard, à propos de Major : « [Il est] un homme audacieux...insatisfait de la proximité de mon tir de barrage et me demande de le rapprocher... En fait, mon barrage tombe tellement près que j'entends mes bombes exploser lorsqu'il me parle à la radio⁵. » Forbes augmente la cadence des tirs jusqu'à ce que les canons de mortier deviennent rouges par la chaleur. Il finit par mettre fin au tir, la chaleur ayant endommagé les canons pour de bon.

Comme le mentionne une citation en son honneur : [*traduction*]

... Il dirige les tirs des mortiers et de l'artillerie de façon si experte qu'il parvient à repousser quatre attaques différentes. Allant d'une position dangereuse à une autre, sous des tirs intenses d'armes légères sur ses flancs, il dirige le tir de ses hommes et les encourage à tenir bon dans une situation qui semble désespérée. À l'aube, les forces de Major se sont repliées à 200 verges à l'est et signalent qu'il ne reste rien à occuper, pas même un bunker ou une tranchée⁶.

En dépit du surnombre de ses opposants, le petit groupe de Major a su repousser toutes les attaques et a refusé de céder la position du peloton n° 11 aux Chinois. Il reste en position pendant trois jours supplémentaires, résistant à plusieurs autres tentatives chinoises de gagner du terrain.

La citation qui accompagne l'agrafe à la DCM de Major se termine comme suit : [*traduction*]

Devant une force plus nombreuse, le Caporal Major a tout simplement refusé de céder le terrain. Son courage et son leadership sont au-dessus de tout éloge. Occupant un poste d'un niveau de loin supérieur à son grade, il a obtenu la pleine confiance de ses hommes, inspirés par sa bravoure, son sang-froid et son leadership.

Aucune autre attaque majeure n'a eu lieu dans le secteur. La contre-attaque de Major a mis fin à ce que Charly Forbes appelle la bataille épique de la colline 355. Les Chinois ont raté leur objectif et, le 27 novembre, un accord est conclu pour tenter d'établir une frontière à partir des positions du moment.

Tout au long de la Deuxième Guerre mondiale et de la guerre de Corée, l'Armée canadienne a acquis la réputation d'une force résistante et efficace, composée de citoyens ordinaires qui ont répondu à l'appel de la patrie. Léo Major, en méritant la DCM avec agrafe, a été reconnu comme un exemple du genre d'homme qui a fait cette réputation. L'un de ses anciens officiers le résume très bien : « Quel genre de soldat était Léo? Il était inflexible... un homme d'action... toujours prêt à accomplir avec courage et détermination n'importe quelle tâche qui lui était assignée⁷. »

Réflexion personnelle...

Léo Major au sujet de la libération de la ville de Zwolle

Durant la nuit où la Zwolle a été libérée, je ne ressentais aucune émotion particulière puisque, comme à mon habitude durant une patrouille ou un raid, j'avais fait le vide dans mon esprit. C'était pour moi la seule façon de combattre la peur et de ne penser à rien d'autre qu'à la victoire. Du jour J, le 6 juin 1944, à mon dernier raid en Corée, cette attitude ne m'a jamais quitté. Survivre à tant de jours de guerre sans perdre l'esprit...

Le 13 avril, tôt en soirée, il y a eu un rassemblement. Le Colonel Tacherau Gus, qui devint un de mes amis, était aux côtés du commandant de brigade. Ils étaient à la recherche de deux volontaires qui tenteraient d'atteindre les abords de la ville de Zwolle, pour ensuite y pénétrer et obtenir le plus d'informations possible de la part des habitants au sujet de la force ennemie. Ils avaient également ajouté que les chances de revenir d'une telle mission étaient, somme toute, assez minces. Tout le long qu'il parlait, le commandant me fixait du regard. Lorsque j'ai constaté que personne n'osait se porter volontaire, j'ai répondu au colonel que j'irais. Willy, qui était un très bon ami à moi, ne pouvait pas me laisser partir seul, alors il s'est également proposé. Tous les autres étaient tristes de nous voir partir puisque, à leurs yeux, nous foncions tout droit vers la mort. C'est à ce moment que je leur ai dit : « Les gars, ne vous en faites pas, nous allons libérer la ville ».

Nous avons débuté la patrouille à 21 h 30 le 13 avril. Nous avons d'abord aperçu un avant-poste sur le bord de la route. Nous avons été capables de prendre les Allemands par surprise en arrivant par derrière, mais le bruit de nos mitraillettes s'est mis à nous préoccuper lorsque nous avons vu, peu de temps après, deux Allemands courir rapidement en direction de la ville. À 22 h 30, nous sommes parvenus à la dernière ferme juste avant d'atteindre la périphérie. C'est à cet endroit que nous avons rencontré Hendrick et son épouse qui se cachaient dans la cave. Au départ, ils avaient très peur de nous, mais ils ont vite compris que nous n'étions pas des Allemands. Ils ont été les derniers à voir mon ami vivant. Nous avons essayé de leur soutirer des informations en leur parlant en anglais, en français ou avec des signes, mais en vain. Ils étaient aussi très nerveux et effrayés, j'imagine. À la tombée de la nuit, au moment où nous nous apprêtions à quitter la ferme, j'ai remarqué à quel point les mains de Willy tremblaient. C'était un signe d'épuisement au combat. Je lui ai donc dit de m'attendre là s'il ne se sentait pas assez en forme, que j'irais seul dans la ville. C'était peine perdue, il voulait qu'on reste ensemble jusqu'à la fin. J'étais loin de me douter que je venais d'entendre ses dernières paroles. Peu de temps après 23 h, j'ai franchi le chemin de fer pour aller m'étendre le long d'une route à proximité. Willy a tenté de faire la même chose, mais son sac de grenades a fait un peu de bruit, et les Allemands qui l'avaient entendu ont visé juste. J'ai tout de suite su qu'il était mort. J'étais furieux contre les Allemands, mais aussi contre moi-même d'avoir accepté qu'il vienne. J'ai toujours eu de la peine d'avoir commis une telle erreur à ce moment-là.

En quelques secondes, je me suis débarrassé des soldats responsables de sa mort. Après, je n'avais qu'une idée en tête : libérer la ville de Zwolle, peu importe ce qui m'attendait. Que je sois confronté à un millier d'Allemands ou à une poignée d'entre eux seulement, ça n'avait pas d'importance. Mon cœur battait la chamade, mais j'étais plein d'énergie. Je suis retourné auprès de Willy pour ramasser sa mitraillette et ses grenades. Ensuite, je me suis assis dans un parc pour réfléchir à comment je pourrais libérer une ville d'une telle taille. Si seulement je pouvais entrer en contact avec la résistance, ce serait beaucoup plus facile. Mais je savais que c'était impossible dans une grande ville. Aucun civil n'avait le droit de se promener dans les rues le soir puisque la force d'occupation avait instauré un long couvre-feu, c'est évident. Donc, les seules personnes que je pourrais croiser sont des Allemands. Alors, la chose la plus facile à faire serait de contourner la ville et de me rendre à chaque avant-poste ou poste de défense situé sur une route qui mène directement à la ville avec l'espoir de trouver une façon de surprendre les militaires et de leur faire savoir que l'attaque est imminente. Il faut qu'ils restent sur le qui-vive et qu'ils comprennent que bon nombre de soldats alliés attaqueront Zwolle.

Avant de quitter pour la patrouille, le Colonel m'avait promis qu'il enverrait toutes ses compagnies de combat occuper les terres agricoles en périphérie à 1 h le 14 avril. J'ai donc décidé d'attendre à ce moment-là pour ne pas être pris avec des prisonniers et ne pas savoir quoi faire avec eux, étant donné que je ne suis pas un meurtrier. La situation était très différente en Normandie où l'on ne faisait pas de prisonniers. Après tout, l'ennemi faisait partie des SS. Comme j'étais déjà à l'intérieur de la ville, j'ai décidé de trouver refuge dans une maison pour étudier davantage la carte de l'endroit que j'avais dans mon manteau. J'ai cogné à la porte arrière de plusieurs maisons, mais personne n'osait m'ouvrir. J'imagine que les gens avaient trop peur. J'avais un bandage protecteur sur mon œil gauche et vêtu de mon manteau à motif de camouflage, je pouvais facilement passer pour un vrai nazi. Par conséquent, étant donné que je n'étais pas le bienvenu nulle part, j'ai dû m'introduire de force. Les occupants, un jeune couple dans la trentaine et ses tout-petits, se sont réfugiés dans une chambre, complètement terrorisés. Sans hésiter, j'ai enlevé mon manteau pour leur montrer qui j'étais. Ils ont vu le drapeau du Canada. Ces insignes d'épaule avaient un effet magique. Lorsque je les ai vus sourire, je savais que je venais de me faire de nouveaux amis.

Après avoir étudié la carte de la ville, j'ai quitté la maison pour mettre au point mon plan pour vaincre l'ennemi. Mon premier affrontement a eu lieu alors que j'avançais prudemment sur une route menant à l'extérieur de la ville et que j'ai finalement aperçu une position ennemie. Comme toujours, mon œil droit perceait l'horizon. J'étais spécialiste des techniques de combat de nuit. Des soldats étaient en train de charger une mitrailleuse dans une tranchée. Je les ai surpris par derrière. En un éclair, j'ai lancé trois grenades et tiré avec ma mitrailleuse. J'ai fait dix prisonniers que j'ai transférés à une de nos compagnies de tête.

Je suis revenu par le même chemin avec l'intention de fouiller tous les recoins de Zwolle. Il était encore tôt ce soir-là lorsque j'ai capturé douze isolés dans une rue. Deux explosions, quelques tirs et beaucoup de bruit plus tard, j'atteignais mon objectif. Sur les douze personnes, trois étaient des civils. Encore une fois, je suis retourné sur mes pas pour les transférer à une autre de nos compagnies de combat, puis je suis revenu dans la ville et j'ai procédé de la même façon, une rue à la fois. À quatre reprises, j'ai dû m'introduire de force dans une maison. Chaque fois c'était la même histoire. Les gens avaient peur au début, mais dès qu'ils comprenaient qui j'étais, je savais que je venais de me faire des amis pour la vie. Je faisais ça uniquement pour me reposer et refaire le plein d'énergie. Je me souviens que je ne suis jamais resté plus que quelques minutes dans chacune des maisons. Et ensuite, je recommençais à patrouiller dans les rues.

L'église et la rivière me servaient de points de repère et je parvenais à sortir de la ville et à y revenir facilement sans me perdre. Sur une route à proximité de la rivière, j'ai arrêté le dernier groupe d'isolés que j'ai transféré à un avant-poste très proche du passage à niveau. Sur le chemin du retour, j'ai rencontré Frits Kuipers, un policier de grande taille, et deux autres hommes. Son épouse, qui parlait assez bien anglais et un peu français, m'a informé que les hommes faisaient partie de la résistance.

J'étais tellement heureux d'entendre cela. Rapidement, je leur ai donné des armes puisqu'ils n'en avaient pas. Je leur ai annoncé que leur ville, Zwolle, était complètement libérée des Allemands et que j'étais bien placé pour le savoir puisque tout le bruit, c'était moi qui l'avais fait. C'était probablement même cela qui les avait poussés à franchir la rivière. Je leur ai demandé de me suivre à l'intérieur de la ville et de m'aider à inciter les gens à sortir de leur maison, ou du moins à leur faire comprendre qu'ils étaient redevenus libres. En peu de temps, j'étais entouré d'une foule grouillante. Ensuite, j'ai rencontré le maire et des dirigeants de la ville. Avec l'aide de quatre Néerlandais, j'ai ramené le corps de Willy au Colonel Tacherau dans une voiture d'état-major des forces allemandes. Je lui ai dit qu'il pouvait maintenant faire défiler l'unité dans la ville, qui était maintenant complètement libérée. Étant donné qu'il devait attendre l'ordre de mouvement du niveau supérieur, il n'avait pas l'autorité de le faire. Bon nombre de soldats se sont mis à pleurer et pour la première fois durant la guerre, j'ai versé des larmes aussi. Je suis retourné seul dans la ville et, une heure plus tard, la brigade a fait son entrée pour venir célébrer.

Traduction d'un extrait tiré de l'ouvrage *Back Door to War: A Personal Diary*, un manuscrit non publié de Hugh D. McVicar.

Au sujet de l'auteur...

T. Robert Fowler vit à Ottawa. Il est l'auteur de *Valour in the Victory Campaign: The 3rd Canadian Infantry Division Gallantry Decorations, 1945, 1995*.

Notes

1. John Blatherwick. Canadian Army Honours Decorations -Medals 1902-1968, New Westminster, FJB Publications, 1993, p. 2.
2. John Gardam. Korea Volunteer, Burnstown, General Store Publishing House, 1994, p. 47.
3. Correspondence from Lieutenant-Colonel J. Charles Forbes (ret'd), janvier 1996.
4. War Diary, Royal 22e Régiment, Commander's Conference, Archives nationales du Canada, RG 24, vol. 18357, 19 novembre 1951.
5. Charly Forbes. Fantassin : pour mon pays, la gloire et — des prunes, Sillery (Québec), Les Éditions du Septentrion, 1994, p. 315.
6. War Diary, 25 Canadian Infantry Brigade, NAC RG 24, vol. 18240, 25 novembre 1951.
7. Correspondence from Lieutenant-Colonel O. Plouffe (ret'd), février 1966.

